

De l'Institut Botanique et de la "Flore Laurentienne" au Jardin Botanique

Un livre nouveau, une oeuvre d'équipe,
un projet magnifique

Le Doyen

rs/5/35

(Par le R. F. Marie-Victorin)

Notre camarade Dupire a souligné en son temps le diner offert au R. F. Marie-Victorin, à l'occasion de la publication de sa magistrale Flore laurentienne. L'auteur avait prononcé à cette occasion un discours tout plein de substance et que nous aurions voulu depuis longtemps publier. Il a malheureusement fallu compter avec la politique, provinciale, municipale et fédérale, et tant d'autres choses. Aujourd'hui même nous ne pouvons donner encore que des extraits de ce discours, mais on y trouvera de fort intéressants détails, et qui gardent toute leur actualité, sur l'Institut Botanique, la "Flore Laurentienne" et le Jardin botanique. Nous les livrons au public en exprimant tout notre regret de n'avoir pu les publier plus tôt et d'être contraint de les écarter encore.

Me permettez-vous d'abord de vous dire pourquoi, malgré mon peu de goût pour les fonctions officielles, j'ai accepté avec reconnaissance l'hommage que vous avez voulu me rendre ce soir?

C'est que, chers collaborateurs, chères collaboratrices, et vous aussi qui êtes nos élèves ou nos amis, nous formons ensemble une famille, si je ne me trompe, la plus belle et la plus unie des familles, et que la vie de famille ne se conçoit pas sans ces haltes, — ces récollections, comme on dit dans le langage hermétique des cloîtres, — où des gens qui vivent ensemble se rapprochent un peu plus, se touchent de la main, et se disent les uns aux autres: "Nous sommes là, un seul coeur, une seule âme, rien ne saurait nous diviser!"

L'Institut Botanique

L'Institut Botanique est une humble chose dans le monde botanique, dans le monde universitaire et, vous le pensez bien, dans le monde tout court. Il a commencé à pied d'oeuvre, pauvre et nu. Il a dû créer lui-même son instrument vous n'avez été si puissant qu'aujourd'hui. Au fond, dans la métropole, votre volonté fait loi.

Il y a quelques années, dans une grande assemblée publique à Maisonneuve, vous promettiez à notre ville un grand Jardin Botanique. Après l'élection, vous avez noblement tenu votre promesse. Puis, les jours sombres sont venus, où la faveur capricieuse du peuple vous a laissés tomber. Durant ces années noires, j'ai porté avec précaution l'oeuvre qui avait reçu un commencement d'exécution, essayant de lui garder la vie, en attendant des jours meilleurs. Vous êtes revenu au pouvoir, porté par un nouveau mouvement de la faveur populaire.

Pourquoi ne pas reprendre sérieusement cette belle idée? Pourquoi ne pas attacher votre nom à une oeuvre d'intelligence au sujet de laquelle, il y a une remarquable unanimité dans l'opinion, dans la presse surtout? à une oeuvre qui serait peut-être la plus durable et la plus positive de votre administration? Quand on aura oublié les taxes que Camillien Houde imposa pour sauver le crédit de Montréal, on se souviendra encore du Jardin magnifique qu'il donna à ses concitoyens et au Canada dont notre ville est le portique.

Bientôt, on célébrera le tricentenaire de Montréal. A la ville, à votre ville, il vous faudra faire un cadeau, un royal cadeau. Mais Montréal c'est Ville-Marie. C'est une femme... Vous ne pouvez tout de même pas lui offrir un égout collecteur ou un poste de police... Alors, pardieu! Mettez des fleurs à son corsage! Jetez-lui dans les bras toutes les Roses, et tous les Lis des Champs!

Et puis, ne serait-il pas gentil que l'histoire de Montréal racontât quelque chose comme ceci:

"Il y avait une fois, non pas un roi et une reine, mais un jeune professeur qui s'appelait Marie-Victorin. Il avait un élève, à peine plus jeune que lui, plein de talent et de tempérament, qui s'appelait Camillien Houde.

Une belle et durable amitié lia bientôt les deux hommes, amitié qui avait son siège dans le sommet de l'âme, et qui devait par là résister à l'usure des années.

Or il advint que le jeune professeur, déjà voué à une grande mission éducatrice, reçut une petite vocation dans la grande. Il devint universitaire-botaniste ou botaniste-universitaire, on n'a jamais bien su lequel. Son obstination lui fit des disciples. Ensemble, ils ouvrirent les yeux de leurs compatriotes et leur révélèrent les trésors de la grande nature de Dieu.

Il advint en même temps que l'élève d'autrefois, par la seule force de son intelligence et de sa volonté, devint le maître incontesté de sa ville, la métropole du pays.

Les deux amis s'en allaient ainsi par la vie, servant leur pays chacun à sa façon. Un jour, ils se rencontrèrent. Le Botaniste demanda au Maître de la Cité de fonder un grand Jardin Botanique qui serait à la fois une institution scientifique, une école pour le peuple, et un joyau pour la métropole. Le Maître de la Cité, conscient des difficultés d'ordre pratique, se fit

de "travail, comme le protoplasme crée la chlorophylle qui travaillera pour lui. Il a dû faire plus. Il a dû créer son substratum, conquérir le plancher par empiètements successifs et gradués. Il a dû créer l'atmosphère, l'environnement, faire la lutte à de séculaires préjugés, et exiger le respect de la Science.

Rappelez-vous les jours où il fallait supporter courageusement l'isolement splendide des idées nouvelles! Rappelez-vous les batailles que nous dûmes livrer, le beau chahut que créèrent certains articles: "La Science et nous", "Dans le maëlström universitaire", et d'autres plus récents.

Hâtons-nous de dire que les esprits ont changé. On ne parle plus de la science aussi légèrement qu'autrefois. On la tolère. Quelquefois même on l'encourage, moyennant docilité. Et, le dirai-je, les princes des lettres nous envoient même des ambassadeurs.

Dans cette révolution, — car c'en est une, et profonde, et définitive, — nous avons peut-être été pour quelque chose. Pour peu de chose sans doute, car notre bonne fortune a été de lever la voile au moment où le vent passait. En croyant à des fleurs, nous les avons fait naître. Nous avons essayé de fonder quelque chose de très humble sur le plan scientifique, et puis un jour, nous avons organisé la Croisade des Enfants, la milice souriante des C.J.N. dont je salue ici ce soir le généralissime, mon vieil ami le F. Adrien.

Mais quelque modestes que puissent être ces réalisations, il est une chose que tout le monde autour de nous reconnaît. C'est que, depuis bientôt quinze ans, nous avons été capables de collaboration, que nous avons pu pratiquer à l'Institut Botanique et dans sa sphère d'influence, le difficile travail d'équipe.

Mes chers collaborateurs, c'est votre grand honneur et votre grand mérite. Ça été aussi votre grande sagesse. En dépouillant l'individualisme haïssable, vous avez élevé une maison qui est la vôtre, que vous agrandirez quand je ne serai plus, et que vous embellirez:

*That which the fountain sends forth
Returns again to the fountain.*

La Flore Laurentienne

Il y a quelques jours, errant dans les sombres lieux où mon très cher confrère, le F. Julien, avec un plomb vil, concoctait la belle chose que vous savez, j'entendis un typographe faire la réflexion qu'à l'Institut Botanique, tout le monde paraissait s'intéresser vivement à la Flore Laurentienne, que tous les membres du personnel étaient venus à tour de rôle suivre les pro-

Vieux Jardin Botanique

grès du travail, que l'enthousiasme avait gagné jusqu'à leurs épouses, enfin que cette oeuvre semblait bien l'oeuvre de tous.

De sentir que tout le monde voit ce que je vois moi-même, cela m'a rajeuni, véritablement! Le seul mérite que je me reconnaisse en tout ceci, c'est d'avoir réussi à forger avec ces matériaux précieux et divers que sont les riches personnalités de mes collaborateurs un être moral orienté dans un sens défini.

Il ne faut donc pas s'étonner si une si belle famille a produit son fruit naturel: un enfant. Comme l'amour lui-même, l'amitié et le dévouement sont de merveilleux créateurs. Et il a été prouvé encore une fois que ce que le coeur veut et cherche sera trouvé...

Il me souvient du jour déjà lointain où, pour la première fois, j'ouvris subitement les yeux à la majesté de la nature canadienne. C'était dans la forêt du Nord. La feuille tremblante de l'Érable. Des lichens sur les troncs gris. Un rai de soleil sur le bloc erratique qui commençait déjà à me parler de la profondeur du passé, à redresser ma perspective du monde...

Ce jour-là, je conçus le projet de la *Flore Laurentienne*.

Un bloc de marbre était si beau. Qu'un statuaire en fit l'empreinte. Qu'en fera, dit-il, mon ciseau? Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Durant trente ans, le ciseau a travaillé, aidé par le polissoir de la critique constructive que j'avais l'immense avantage de trouver autour de moi. L'oeuvre est devant vous. Ce n'est pas un dieu. Ce n'est pas, non plus, je l'espère, une cuvette. C'est une oeuvre de dur labeur et de bonne volonté.

Si je ne craignais que l'on m'accusât d'incohérence dans les images, je vous dirais que c'est aussi une clef d'or qui pourra ouvrir à nos compatriotes, et particulièrement à la Jeunesse nouvelle, le seul Paradis que nous n'avons pas perdu. Pour oeuvrer cette clef, l'auteur a employé toutes les modestes ressources de son intelligence, en y ajoutant celles du coeur et de l'imagination, ressources qui ne sont pas à dédaigner, même dans l'oeuvre scientifique, malgré le danger des "petits romans".

Autour de moi, d'excellents collaborateurs se sont appliqués à polir cette clef, à l'incruster, à la rendre plus belle et plus utile. Ces collaborateurs à tous les degrés, depuis l'artiste-illustrateur jusqu'au typographe, je ne les nommerai pas ici, parce que la liste en est longue et que j'aurais peur de faire des oublis et des comparaisons odieuses.

Mais vous les connaissez bien, puisque vous êtes tous des membres de notre famille. Ils sont ici autour de moi, et vous lirez leurs noms et leurs mérites dans les pages de la préface.

Je me contenterai de dire d'une seule venue, que sans leur vaillante collaboration et leur admirable désintéressement, jamais n'aurait été possible cette oeuvre qui, si imparfaite qu'elle soit, est encore

assez importante du point de vue scientifique, et du point de vue national, pour justifier à elle seule l'existence de l'Institut Botanique, s'il en était encore besoin.

Si imparfaite qu'elle soit, ai-je dit. Oui! et ce n'est pas là un cliché poli destiné à provoquer des protestations et des compliments. Je le disais il n'y a pas longtemps et je le répète ici: la *Flore Laurentienne* est une suite ordonnée de balbutiements, en réalité une longue confession d'ignorance.

Le jardin botanique

Après avoir salué ses collaborateurs, ses parents, ses amis, présents à la réunion, l'orateur, s'adressant tout particulièrement au maire de Montréal, qui fut son élève, poursuivait:

Monsieur le Maire et cher ami,

J'apprécie comme je le dois votre présence ici. Je sais de combien d'églises plus ou moins profanes vous avez la sollicitude, et je regrette vivement d'ajouter encore une corvée à celle du jour qui vient de s'écouler.

Votre présence ici, et celle de vieux amis comme Emile Rochon, Ernest Loiseau, Paul Boucher, Ernest MacKay, Omer Lefebvre et d'autres, me reporte à une période antérieure de ma vie qui fut de grand labeur, et qui ne fut pas sans joie.

Je veux vous dire ce soir, cher ami, avec combien d'attention je vous suis pas à pas dans la vie publique, et combien j'admire votre courage et votre sincérité. Les honneurs dont on vous a comblé récemment et qui nous ont réjouis, n'ajoutent rien à votre mérite. Pour tous ceux qui croient en vous — et j'en suis — vous restez Camillien Houde tout court. C'est beaucoup dire. Comme nous tous, sans doute, vous vous êtes trompé parfois, mais vous avez une façon à vous de vous tromper qui n'est pas sans charme et sans panache...

Mon cher ami, j'ai maintenant quelque chose à vous dire, et je vous demande de m'écouter comme vous m'écoutez autrefois au Cercle LaSalle, alors que jeunes l'un et l'autre, nous cherchions notre voie. Vous êtes à un grand moment de votre vie publique. Jamais fit bien un peu tirer l'oreille. Il y avait les échevins, il y avait les banques, il y avait le *Board of Trade*.

Mais Camillien Houde avait la *Aiglon*, — il le savait par coeur, — et il se rappelait les calineries du duc de Reichstadt demandant un trône au vieil empereur autrichien:

*Ce serait joli qu'un jour, un Empereur
Pour gâter son enfant, bouleversât
l'Histoire!*

Et Camillien Houde fonda le Jardin Botanique de Montréal. Les échevins s'inclinèrent. Le *Board of Trade* dut accepter que, pour une fois, l'est de Montréal s'embellit d'autre chose que d'incinérateurs et d'abattoirs.

Une oasis fut créée. Une grille en fer forgé avec en exergue: *Voyez les Lis des Champs!* Des ar-

bres, des fleurs. Des bassins constellés de nénuphars. Le gazouillement de l'eau et le babil des enfants. L'École de la Route grande ouverte pour le peuple. Toute la Laurentie rassemblée comme sur les pages d'un grand livre.

Le botaniste avait écrit: *La Flore Laurentienne* qui était une symphonie inachevée. Camillien Houde termina l'oeuvre en la déployant sur le sol, face au soleil, en la transcrivant dans la réalité des formes, des couleurs, des parfums...

Donnez-nous ce Jardin, qui sera le premier Jardin botanique municipal du Canada, et je vous promets que nous en ferons l'un des plus beaux, et des plus remarquables de l'Amérique du Nord.

Vers l'avenir

Et maintenant? pour finir, je m'adresse encore à toi, ô mon beau livre, enfant de tant de labeurs et de tant d'amour.

Mieux que personne, je connais tes lacunes, tes faiblesses.

"Un livre, a dit quelqu'un qui s'y connaissait, on n'apprend à l'écrire, comme on le devrait, que lorsqu'on a fini de l'écrire. Arrivé au dernier mot, avec l'expérience acquise à la peine, il faudrait le recommencer et le refaire entièrement."

Mais je t'aime quand même, et je t'aime comme cela, parce que tu es une sorte de poème esotérique où je puis lire des souvenirs, des symboles intelligibles à moi seul, et aussi une oeuvre d'alluvion à laquelle chacun des très chers amis qui m'entourent est venu apporter sa parcelle. Tu vas quitter dans un instant le berceau de roses où des mains discrètement dévouées t'ont placé, pour l'envoler, en battant des pages, vers ton destin, qui sera non seulement la Grande Vallée, mais le monde lui-même.

Je te vois sur les rayons des bibliothèques botaniques, partout où l'on se penche sur la brillante tapisserie de la flore du monde, sur les bords de la Nèva et sur ceux de l'Isar, à Paris et à Berlin, à Londres et au Cap.

Je vois les botanistes chenus feuilleter tes pages, cherchant confirmation ou opposition à leurs idées favorites. Je vois, à New-York, Mackenzie horrifié par la nomenclature conformiste. A Boston, Fernald réagissant avec énergie devant la trilogie des *Actaea*, et devant l'*Oenothera Victorinii*, une espèce faite par de simples cytologistes! Je vois, à Paris, l'antique Constantin se délectant dans les études sur les mycorrhizes que je n'ai jamais faites, et à Montréal, mon ami Lloyd dire en secouant sa pipe: "*No Utricularia ever looked that way!*"

Mais je te vois surtout, ô mon beau livre, semant partout, dans la Vallée, la Joie de Connaître. Entre les mains des professeurs: laïques, religieux, religieuses, à qui tu révéleras, je l'espère, sinon de nouveaux cieux, au moins une nouvelle terre. Je te vois sur le bureau de la petite institutrice de l'école du Rang, qui aura commencé à te connaître à son Ecole Normale et qui, grâce à toi, apprendra à écouter la grande voix qui monte de la terre.

Je te vois enfin, et c'est sur cette vision que je m'arrête avec le plus de bonheur, sur le coin de la table de famille, à la campagne, sous la lampe à pétrole. La tête appuyée sur son poing, un petit garçon regardé les belles images. Ailleurs, une fillette aux yeux bleus, les traits tendus d'étonnement, demande à la Nature la leçon du Célastre et de la Sarracénie. O les enfants, pour qui tout est perpétuel miracle! génies méconnus qui montent à l'assaut du monde, par la connaissance et la possession, d'un jet!

On n'a pas passé vingt années de sa vie en contact avec les âmes jeunes sans en avoir gardé l'empreinte profonde, sans porter sur le nouveau théâtre où la vie vous amène, la nostalgie de cet âge délicieux de l'enfance.

De voir tout cela, par les yeux de mon imagination, — qui sont encore bons, me dit-on — mon cœur se réchauffe, et soudain, pris à mon propre piège, comme John Keats, je sens sur moi pousser des fleurs!

Mais la Providence ne m'a pas laissé dans ce jardin de l'enfance, le plus beau qui soit. Elle m'a assigné une autre tâche, très précise, dans un autre milieu. Cette soirée et cet anniversaire invitent à la réflexion, à la révision du but de la vie.

Dans la barque universitaire

Avec l'habit que je porte, et qui m'honore, qu'est-ce que je fais dans la barque — j'allais dire dans la galère universitaire? Qu'est-ce qui m'y retient?

La ferme conviction que la Connaissance, la Science, la Nature, l'Amour et la Foi — que tout cela est Un. Qu'à une époque où tant de dévots à courte vue d'une part, et tant de prétentieux dilettantes d'autre part, déchirent chacun de son côté la tunique sans couture de la Vérité, c'est faire oeuvre de Vie, oeuvre de Vérité, que de brandir humblement, mais courageusement, d'une seule main, ces deux flambeaux divins de la Connaissance et de l'Amour, d'essayer de les passer aux autres hommes, en attendant que nous soit donné celui que nous attendons.

Celui que nous attendons? Oui! Celui qu'attendent nos âmes modernes, bouleversées par la confrontation inattendue d'un riche héritage spirituel venu du fond des âges chrétiens, et de la révélation

d'une perspective nouvelle et d'une effarante profondeur: la Science.

Celui que nous attendons devra être à la foi François d'Assise et François Bacon. Il réunira en la forte matrice de son âme les deux pensées, les deux sagesse, et de cette puissante fécondation naîtra le salut spirituel du monde ou, si vous le voulez, le salut du monde de l'esprit. Car le salut du monde, qu'est-ce autre chose que le bonheur des hommes? Et le bonheur des hommes, n'est-ce pas la communion à la beauté essentielle de la vérité, de toute la Vérité, c'est-à-dire au Divin!

Frère MARIE-VICTORIN